Document generated on 07/06/2025 5:51 p.m.

Laval théologique et philosophique

La position philosophique du nazisme

Auguste Viatte

Volume 1, Number 1, 1945

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1019741ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1019741ar

See table of contents

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Viatte, A. (1945). La position philosophique du nazisme. *Laval théologique et philosophique*, *1*(1), 124–128. https://doi.org/10.7202/1019741ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1945

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La position philosophique du Nazisme

Dans ce texte remarquable qui prédit cent ans à l'avance la révolution allemande en la déduisant de la philosophie allemande, Henri Heine réserve une place de choix aux «philosophes de la nature». «Les plus effrayants de tous, écrit-il, seraient les philosophes de la nature, qui interviendraient par l'action dans une révolution allemande et s'identifieraient eux-mêmes avec l'œuvre de destruction; car si la main du Kantiste frappe fort et à coup sûr, parce que son cœur n'est ému par aucun respect traditionnel; si le Fichtéen méprise hardiment tous les dangers, parce qu'ils n'existent point dans la réalité; le philosophe de la nature sera terrible en ce qu'il se met en communication avec les pouvoirs originels de la terre, qu'il conjure les forces cachées de la tradition, qu'il peut évoquer celles de tout le panthéisme germanique et qu'il éveille en lui cette ardeur de combat que nous trouvons chez les anciens Allemands, et qui veut combattre, non pour détruire, ni même pour vaincre, mais simplement pour combattre»[1]. Voilà, tracé dès 1833, le portrait de Hitler. Et il se couronne par ce culte de l'effort pour lui-même que traduisait un texte mémorable de Goethe: «Il me faut confesser que je ne saurais que faire de la béatitude éternelle, si elle ne me présentait aussi des tâches à accomplir et des obstacles à surmonter.»

De là la difficulté de situer philosophiquement le nazisme. Souvent on s'y méprend, et l'on n'y voit que politique. Il se résume en effet en un pragmatisme absolu. Le marxisme y tendait, et substituait l'«homo faber» à l'«homo sapiens»: mais il reposait encore sur une dialectique; le nazisme s'en passe. Et pourtant il se veut doctrinal: Hitler y insiste maintes fois. Pour réussir, son mouvement «ne devait point se placer sur le plan d'un nouveau parti, mais d'une nouvelle conception philosophique»[2]; la force matérielle échoue «à moins que le combat ne prenne la forme d'une attaque au profit d'une nouvelle conception spirituelle»[3]; l'intransigeance se justifie ainsi, car «les partis politiques sont enclins à des compromissions, les doctrines philosophiques jamais»[4]. A vrai dire, ces textes affirment l'existence de la dite philosophie, sans la définir; il s'agit d'une «position»—d'où notre titre—, d'une «conception du monde», d'une optique, de mythes, plutôt que d'un système; et son premier trait sera de se présenter avant tout comme un moyen d'action.

1. Henri Heine, *De l'Allemagne*, Paris, 1878, T. I, p. 181.
2. *Mein Kampf*, trad. Gaudefroy-Demombynes et Calmettes, p. 109.
3. *Ibid*, p. 173.
4. *Ibid*, p. 452.

Mais cette attitude même se ressent de principes idéologiques, tels que Max Hermant les a bien caractérisés dans un livre trop peu connu[1]. «Ne point juger d'une proposition par sa clarté ou son évidence, mais par la valeur de l'acte que l'on accomplit en l'adoptant»: voilà le point de départ, d'où résulte un goût du paradoxe contraignant l'esprit à l'effort, et qu'accompagne une négation de l'Etre. «Impossible de conserver, si ce n'est peut-être dans les choses inertes, la notion d'une permanence incompatible avec la vie et plus encore avec la vie de l'esprit»; «c'est dans le désir même, dans la volonté, dans l'effort, que se trouve l'essence et la valeur de l'homme: l'objet de l'effort, de la volonté, du désir, n'apparaît que comme auxiliaire». Rien de statique, sinon dans la mort: l'éternel devenir confère toute sa valeur souveraine à l'acte, qui est changement. «Le devenir sans fin, écrit Sieburg que cite Max Hermant, n'exprime pas seulement notre sens de la vie le plus profond, mais notre conception de Dieu...L'Allemand adhère plus au devenir qu'il ne tend à la perfection»[2].

En poussant jusqu'au bout les conséquences, le nazisme réagit d'ailleurs contre l'esprit de critique scientifique, poussé jusqu'au pédantisme, qui avait été le propre de l'Allemagne impériale: on connaît les sarcasmes de Goebbels contre les «brutes intellectuelles» (Intellektualbestien); et ce mépris de la raison est un des traits «nihilistes» qui choquent le plus un nationaliste à l'ancienne mode, du genre de Rauschning. Dans l'éducation, la culture physique viendra d'abord, la formation du caractère ensuite, l'instruction en dernier lieu. Plutôt que de former des esprits hypercultivés, il s'agira de stimuler des énergies, à base de santé physique[3]. Le culte de l'énergie, du bel animal païen et conquérant, et le dressage des chefs hiérarchisés qui mèneront ces énergies héroïquement[4], constitue le dénominateur commun des écoles nazies ou semi-nazies dans le monde entier. En Allemagne, il a revêtu la forme du racisme.

Le racisme ne représente donc qu'un aspect du nazisme, et non le principal. Rauschning n'y voit que l'utilisation d'une idéologie. Darré conviendra volontiers que la race pure n'existe plus guère (il esquive ainsi les objections des savants): c'est dans l'avenir, par la sélection, qu'il entend assurer la prépondérance des chromosomes germains, et pour lui la race ne suffit pas tant qu'elle ne prend pas conscience d'elle-même en vue de constituer un Etat. Toujours un but vers lequel on tend, plutôt qu'un principe dont on déduit. Ce n'est pas hasard, cependant, si le nazisme tend vers ce but, s'il recourt à cette idéologie particulière. Elle est fille du même vitalisme. Si Hitler encense l'action du chef, c'est qu'à ses yeux «tout ce qui est, en ce monde, véritablement grand... a toujours été conquis par un vainqueur unique»[5]. S'il prône le racisme, c'est pareillement que Dieu a donné aux hommes leur nature, et que «détruire son œuvre, c'est déclarer la guerre à la création du Seigneur, à la volonté divine»[6].

1. Max Hermant, *Idoles allemandes*, Paris, Grasset, 1935.
2. Toutes ces citations dans Max Hermant, pp. 19, 22, 23.
3. *Mein Kampf*, p. 430.
4. *Héros ou saint:* c'est le titre d'un livre du comte Coudenhove-Kalergi. L'auteur, Autrichien cosmopolite, est un bon Européen: mais il n'aurait pu concevoir son alternative ailleurs que dans l'atmosphère pré-hitlérienne de l'Europe centrale autour de 1930.
5. *Mein Kampf*, p. 513.
6. *Ibid*, p. 558.

En tout, l'effort doit se conformer à la nature: croire qu'il faut la vaincre, c'est une «absurdité d'origine juive». L'effort physique, la guerre, la concurrence des races sont dans la nature: «L'homme ne doit jamais tomber dans l'erreur de croire qu'il est véritablement parvenu à la dignité de seigneur et maître de la nature. Il doit, au contraire, comprendre la nécessité fondamentale du règne de la nature et saisir combien son existence reste soumise aux lois de l'éternel combat et de l'éternel effort, nécessaires pour s'élever»[1].

Tels sont les préceptes du maître, auxquels Darré ajoute plus explicitement que l'Esprit doit obéir aux lois de la Matière. La race conditionne toute culture; son abâtardissement est à l'origine de toute décadence. «C'est dans le sang, seul, que réside la force ou la faiblesse de l'homme»[2].

On admettra, soit avec Clauss les «âmes des Races», soit avec Darré «l'hypothèse d'une seule force naturelle primitive dont les *parties* agissent chez chaque homme sous forme d'âmes individuelles». L'âme est collective, résume Max Hermant[3]. D'où la subordination de l'intelligence à la communauté, faute de quoi l'intelligence est destructrice[4]. D'où le rôle de l'État, «moyen—pour la race—de parvenir à un but», et «dépositaire de toute morale» comme l'a vu Fichte[5].

Le racisme donne au pragmatisme son sens et sa justification théorique: parce que l'homme est une composante de la nature, indissolublement et totalement liée à elle, il ne prospérera qu'en retrouvant la loi de la jungle, la sélection animale basée sur la reproduction des forts, l'élimination des faibles et l'entretien de la force corporelle par l'exercice; il visera à sélectionner un peuple de maîtres, et, dans ce peuple, des chefs, en fonction non du savoir mais du pouvoir et de la volonté; il dirigera l'éducation par des «mythes», le Sang, la Terre, illustrations des éléments vitaux de la nature, forces agissantes du vingtième siècle qui vont détrôner les valeurs spirituelles.

On voit les différences et les analogies avec le marxisme. Frères ennemis, ils sont issus d'un même courant philosophique. Mais le marxisme, figé depuis cent ans au point d'être devenu une «orthodoxie» immuable, s'en tient à un matérialisme scientiste à la manière de 1850, comme on le voit peut-être surtout dans ses efforts de rajeunissement, et à un déterminisme économique; le nazisme, plus bouillant, moins systématique, et né dans une ambiance scientifique plus moderne, remonte de l'atome à la cellule vivante, substitue la biologie à la mécanique, et, à l'athéisme, une idolâtrie. Plus radical encore dans son pragmatisme, il en vient au point où

1. *Ibid*, pp. 286, 243.
2. *Ibid*, p. 338. Cf. Darré, p. 174.
3. *Op. cit.*, p. 279.
4. *Mein Kampf*, p. 297.
5. Darré, p. 257.

la pensée se nie elle-même, pour ne laisser subsister que l'action, ou le «mythe» inspirateur d'action. Il représente l'étape ultérieure, inconcevable d'ailleurs sans la précédente: Hitler et ses sympathisants, en Allemagne ou à l'étranger, ont tous cherché un «au-delà du marxisme» comme dit l'un d'eux, Henri de Man. Lorsque l'auteur de *Mein Kampf* veut préciser «ce qui doit distinguer foncièrement nos conceptions racistes et celles des marxistes, c'est—dit-il—que les premières reconnaissent non seulement la valeur de la race, mais aussi l'importance de la personnalité, et qu'elles en font la base de toute construction positive»[1]. Race et personnalité (surtout celle du chef): on pourrait discuter si cette dernière notion, dans ce sens relatif à l'action concrète, est si étrangère aux admirateurs de Karl Marx et de Lénine, de Staline et de Stakhanoff, et si d'autre part sa subordination à la race n'en réduit pas la portée; la similitude du matérialisme social paraît de toute façon plus importante. «Les deux langages, il est vrai, demeurent tout différents, écrit Max Hermant: ce n'est qu'une affaire de dictionnaire. Le socialisme supprime Dieu et fait de l'État un Grand Mogol; le germanisme divinise l'État; à y réfléchir, c'est tout un. Nier l'idéal religieux ou le confondre avec un but politique revient pratiquement au même. D'une manière comme de l'autre, on refuse l'existence de l'âme, et l'on traite l'homme comme un insecte»[2].

L'incompatibilité avec le christianisme est évidente. Hitler, prudent sur ce point pour des raisons de tactique, se contente d'attaquer ouvertement ce qu'il appelle le «catholicisme politique», et laisse la parole à ses lieutenants. A supposer qu'un Rosenberg puisse être désavoué quoique organisateur des «Marches de l'Est» et grand personnage du régime, on trouvera chez Darré la même constatation d'une «opposition absolue» entre l'idée chrétienne d'égalité et «la conception germanique de l'inégalité héréditaire entre les hommes»; à ses yeux, le christianisme, sapant avec la noblesse germanique «toutes notions préexistantes d'autorité et de morale»[3], a produit des ravages comparables à ceux du «Bolchévisme» (je mets le mot entre guillemets, car s'il a bien ici le sens de communisme, le vocabulaire nazi l'emploie à tort et à travers). Encore une fois, Max Hermant paraît avoir bien mis en lumière à quel point le nazisme «est le contraire même d'une religion catholique»: par la négation de l'âme humaine en ce qu'elle a d'individuel et de non animal; par la morale du groupe, qui en découle; et par la résorption de Dieu dans l'Etat, dans la race élue, dans son chef «Verbe et Médiateur»[4].

---

1. *Mein Kampf*, p. 447.
2. Max Hermant, p. 302.
3. Darré, pp. 35, 36.
4. Max Hermant, p. 89, et pp. 279-88.

«Dans sa lutte contre l'idée chrétienne, concluait Max Hermant en 1935, le germanisme n'a pas dit son dernier mot... L'Allemagne est une philosophie qui s'essaie. La morale imposée comme une technique sociale, la fin dernière placée dans l'intérêt d'un État, le refus d'une communauté universelle, le mépris de l'indépendance personnelle, la résistance de l'esprit à une conception de l'*humain*, la guerre enfin dans tous les sens du terme, composent, hélas! un système de pensée.» Et d'ajouter: «Le germanisme a tort, mais il ne se perdra pas dans les sables. L'expérience prouve qu'il peut survivre aux défaites les plus radicales»[1]. C'est pourquoi sa définition dans l'ordre spirituel paraît si nécessaire. Il se peut qu'immédiatement après la guerre, le marxisme représente, au moins en Europe, un problème plus actuel; mais nous serons exposés à voir renaître le nazisme tant que nous n'en aurons pas approfondi le contenu, et faute de cet approfondissement nous risquerons toujours des confusions dont le marxisme lui-même, en réaction, n'a pas peu bénéficié. Telle est la grave responsabilité de l'homme d'études. Il ne pourra «démobiliser» sa plume lorsque les soldats poseront les armes. Sur les ruines, il lui faudra restaurer l'esprit. Il devra retracer le développement et les infiltrations de la doctrine nazie, fût-ce hors d'Allemagne, et jusqu'au début, chez un Renan par exemple (ce qui n'a aucun rapport avec le patriotisme personnel de Renan, tout philosophe sérieux le comprendra, si même ces infiltrations malgré ce patriotisme n'apportent un argument de plus): il le fera sans sectarisme, sans hantise inquisitoriale, sans non plus rejeter en haine de l'hitlérisme ce que peuvent avoir de sain les notions d'énergie, d'éducation physique, de chef, etc. dans un autre contexte. Alors seulement, lorsqu'il aura reconnu à fond la nature exacte de l'erreur, il pourra travailler efficacement à en guérir ceux qu'elle séduit, et nous prémunir nous-mêmes contre ses retours.

AUGUSTE VIATTE.

1. *Ibid*, pp. 236, 327.